

sa première pensée fut de présenter aux lèvres de Toniotto un fruit rafraichissant, et elle se remit à le suivre, malgré ses prières, sans savoir ce qu'elle voulait ou ce qu'elle faisait. Le soir, enfin, avant que la colonne des conscrits fut arrivée au village où elle devait passer la nuit, Marie fut rejointe par ses deux frères, deux bons jeunes gens, qui, prenant en pitié le chagrin qui la dévorait, ne lui firent aucun reproche, et lui dirent seulement qu'ils étaient venus la chercher, et qu'ils la ramèneraient avec eux. Toniotto unis ses prières à celles des deux frères, et il fut convenu qu'ils suivraient les conscrits jus qu'au lieu de la couchée, que là ils se reposeraient, et que le lendemain matin, après un dernier adieu donné à Toniotto, elle reprendrait avec ses frères la route du village.

Ainsi dit, ainsi fait; et tandis que les conscrits entraient dans la prison où ils devaient passer la nuit, Marie et ses frères venaient prendre gîte dans une auberge. Mais à peine la malheureuse enfant fut-elle couchée, qu'une fièvre ardente et le délir s'emparèrent d'elle; le lendemain matin elle était sérieusement mala le: ce fut l'un de ses frères, pendant que l'autre la gardait, qui se rendit près de Toniotto, pour lui dire et recevoir de lui un dernier adieu. La maladie de Marie ne dura pas moins de quinze jours, pendant lesquels ses frères et sa mère, accourue en toute hâte, lui prodiguèrent leurs soins. Quand elle eut repris quelque force, ils partirent tous ensemble pour retourner au pays. Les traits de la malheureuse jeune fille étaient si profondément altérés par la souffrance que nul n'aurait pu la reconnaître: mais telles étaient l'affection et l'estime qu'elle inspirait, que sa fuite de la maison paternelle ne donna lieu à aucun mauvais propos.

Peu à peu, pourtant sa douleur devint plus calme, surtout après que les parents de Toniotto eurent reçu la première lettre de leur fils. Pauvre jeune homme! je me rappelle cette lettre mot pour mot, et voici ce qu'elle disait:

"C'est pour vous écrire que je fais mon premier emploi de mes mains rendues libres. Nous avons rejoint heureusement la réserve en cette ville qui s'appelle Besançon; et l'on dit que nous y resterons peu de temps. Je porte l'habit militaire des pieds à la tête, et nous faisons l'exercice du matin au soir, c'est-à-dire que nous apprenons à marcher et à tourner la tête à droit et à gauche; d'ici à deux ou trois jours on nous donnera des fusils. Nous espérons tous partir bientôt pour la guerre, parce que nous n'aurions plus à subir cette injure d'être appelés des conscrits, dont les anciens, qui ont vu le feu, nous poursuivent toute la journée. Prenez

courage, je vous en supplie, et, si c'est possible, donnez-moi des nouvelles de la pauvre Marie. J'espère que personne n'aura mal jugé sa conduite, parce que, malgré mes prières, elle a voulu m'accompagner pendant deux jours, et embrassez-la pour moi, ce que je n'ai pu faire moi-même, hélas! Un souvenir à ses frères, à sa mère, à mon frère, et aussi à mon bon maître d'école, que je bénis de m'avoir appris à écrire, puisque c'est à lui que je dois cette grande consolation de vous écrire aujourd'hui. Et, en vous demandant votre bénédiction, je suis

"Votre fils TONIOTTO."

La seconde lettre était de Magdebourg. Toniotto annonçait à ses parents qu'il avait fait ses premières armes à la grande bataille d'Iéna, et que malgré l'opinion reçue que le premier feu fait toujours peur, il avait éprouvé ce jour-là comme un sentiment de grandeur et de fierté dans lequel il avait trouvé quelque consolation. "Depuis lors, disait-il, on ne m'appelle plus conscrit, et je suis même passé dans une compagnie de grenadiers."

L'hiver suivant on reçut de lui une nouvelle lettre qui venait de je ne sais plus quelle ville de Pologne, et c'était d'après une autre encore, datée, cette fois, d'Arnada en Espagne. C'étaient toujours des récits de batailles, et ses lettres laissaient voir qu'il prenait goût au métier. Il était devenu caporal, puis sergent, et avait été décoré pour une action d'éclat; il me remerciait de nouveau de lui avoir appris à écrire, et disait que son talent pour l'écriture n'avait pas moins contribué que ses faits d'armes à son rapide avancement.

Deux années s'étaient ainsi écoulées depuis son départ, lorsqu'un soir, pendant que je faisais ma classe, je vis entrer un enfant que dit un mot à l'oreille d'un de ses camarades; et ce mot, transmis de bouche en bouche, fit dans toute l'école l'effet d'une étincelle électrique. Tous les enfants se levèrent, et se précipitèrent hors de la classe en criant:

"Toniotto est arrivé; allons voir Toniotto!"

Je m'empressai de les suivre et de courir à la maison de son père, où je le trouvai la figure rayonnante de joie et de bonheur. Assis entre son père et Marie, qui pleurait en sanglotant comme une petite fille relevée de pénitence, et devenue muette, il était pressé dans les étreintes de ses frères, de ceux de Marie, de tous leurs parents et amis. Lorsqu'il me vit, il se leva, se jeta dans mes bras en me serrant contre sa poitrine, et j'appris bientôt que son régiment venait d'Espagne pour rejoindre l'armée d'Italie. Il ajouta que, passant par le Piémont, il avait obtenu une permission de

trois jours pour revoir ces parents et... Mais, ici, il s'arrêta tout court, et prenant la main de Marie, il la couvrit de baisers avec des démonstrations plus vives et plus ardentes qu'il ne se serait permis autrefois, ce qui me fit craindre que ses sentiments pour elle ne fussent plus tout à fait les mêmes.

Cette mauvaise impression se dissipa bien vite. Je le vis et causai avec lui le lendemain et les deux autres jours qu'il passa avec nous, et je ne saurais vous dire quel bon et excellent garçon était Toniotto. Ces deux dernières années avaient fait de lui un homme; et bien que son amour se fût un peu transformé, sans doute, ce n'en était pas moins du bon et véritable amour. Sa nature devenue virile lui faisait envisager sous leurs côtés sérieux l'avenir et ses projets de mariage. Il disait que, si les choses allaient bien, et, grâce toujours à son écriture, il avait le ferme espoir de devenir tôt ou tard officier; qu'il ne lui serait pas difficile alors d'obtenir la permission de se marier, et qu'il avait la ressource, après tout, d'abandonner le service si on la lui refusait.

Tant est-il, que ces trois jours furent un seul jour de fête pour tout le pays, de vacances pour l'école; et je crois bien qu'ils furent aussi les plus beaux jours de la vie de la pauvre Marie. Il repartit, laissant trois louis d'or à son père et un à son frère, qui était de mes écoliers. Marie reçut de son amant un beau mouchoir et un anneau. Un peu plus tard, il lui envoya de Venise, dans une lettre, une petite chaîne qu'elle suspendit à son cou, et dont elle ne se sépara jamais.

C'est à cette époque qu'éclata la guerre d'Autriche, la troisième que fit Toniotto. Il y fut blessé dans une bataille, et, la nouvelle en étant parvenue chez lui, la pauvre Marie éprouva toutes les angoisses de l'inquiétude et de la douleur. Il ne mourut pourtant pas de sa blessure, et passa dans la garde impériale. Lorsqu'il annonça cette nouvelle à sa famille, il n'aurait pu s'exprimer autrement s'il s'était agi de lui apprendre qu'il était devenu maréchal de France. La paix faite, il suivit la garde à Paris, d'où il écrivait souvent, envoyant toujours quelque petite chose pour Marie, entretenant ses parents de son espoir de devenir officier; et alors! alors! disait-il, tout le monde serait heureux! Deux années se passèrent ainsi, au bout desquelles l'Europe s'ébranla encore pour la guerre de Russie. Toniotto partit, et bientôt une lettre écrite de Smolensk apprenait à sa famille qu'il était adjudant sous-officier; qu'une seconde croix, celle de la couronne de fer, venait de lui être décernée; que tous ses camarades pensaient